

## LES CHEVAUX DE FEU (1964)

de Sergeï Paradjanov

avec Ivan Nikolaitchouk Larisa Kadochnikova Tatiana Bestaeva

Ce film inracontable utilise comme matériau premier les rites antiques d'une tribu des Carpates, les Goutzouls au début du XXème siècle. Paradjanov pénètre cette peuplade aux rites chamaniques très puissants, en la restituant dans son devenir même.

C'est une revendication culturelle de la différence dans l'ex U.R.S.S qui valut à son auteur les pires tourments et des années de prison.

Lorsque ce film fulgurant arriva sur nos écrans, il avait une telle nouveauté au niveau de la forme au service d'un contenu venu des profondeurs de l'âme humaine, qu'il fut accueilli par la quasi-totalité de la critique comme un diamant sorti de l'inconnu.

Sergeï Paradjanov, cinéaste, poète, nouvelliste (il peignit huit cents tableaux et écrivit cent nouvelles pendant sa première détention) ne cessa pas une seule seconde de chanter la richesse culturelle et spirituelle de son peuple arménien et des autres peuples soviétiques opprimés et réduits au silence. Son langage cinématographique est métaphorique, un langage à tiroirs. Ses films sont des poèmes, des ballades. On ne retrouve rien de la narration habituelle : ni champ-contrechamp, ni raccords, ni psychologie des personnages mais une étrange danse de couleurs, de visions sur la vie et la mort. Les films de Paradjanov sont tous inspirés de légendes, d'où cette féerie, d'où ce tourbillon de sentiments humains.

Cette quête des racines mêle le conte, les arts plastiques, les traditions orales, des éléments narratifs simples d'une grande beauté et exerce une fascination que l'on n'oublie pas. Les objets luxueux ou utilitaires assurent, de par leur présence, la réalité du passage de l'homme sur la terre, qu'il s'agisse de tapis, de vêtements, d'étoffes, de vases, d'instruments de musique ou d'outils, ils sont la pérennité des joies et des souffrances. Ce sont des objets signes. Une culture chevauche l'autre, la pénètre, la dévore pour en faire ressurgir une autre, mais entre temps qu'est devenue la première ?

Des bribes de poèmes, des prières liturgiques, des plaintes inachevées parrainent l'œuvre, comme pour nous dire qu'il n'existe pas de fin à la vie d'un poème et de celui qui l'a écrit.

Il est l'un des rares réalisateurs contemporains qui se soit penché avec une telle ferveur sur les arts traditionnels, tout en étant à l'écoute d'une spiritualité des plus vives. Il sait mêler le merveilleux de Sindbad et l'humour de Nasredine Hodja. Il est imprégné des images de tous les orientes.

On l'a souvent empêché de réaliser ses films - il n'a pu en tourner que quatre-sans parvenir à le réduire au silence : sans pellicule il peint, sans pinceau il écrit, sans crayon il chante !

On se rend compte de ce que ces films avaient de dangereux pour des esprits dogmatiques, cartésiens et athées.

Cela bien sûr reste d'une brûlante actualité.